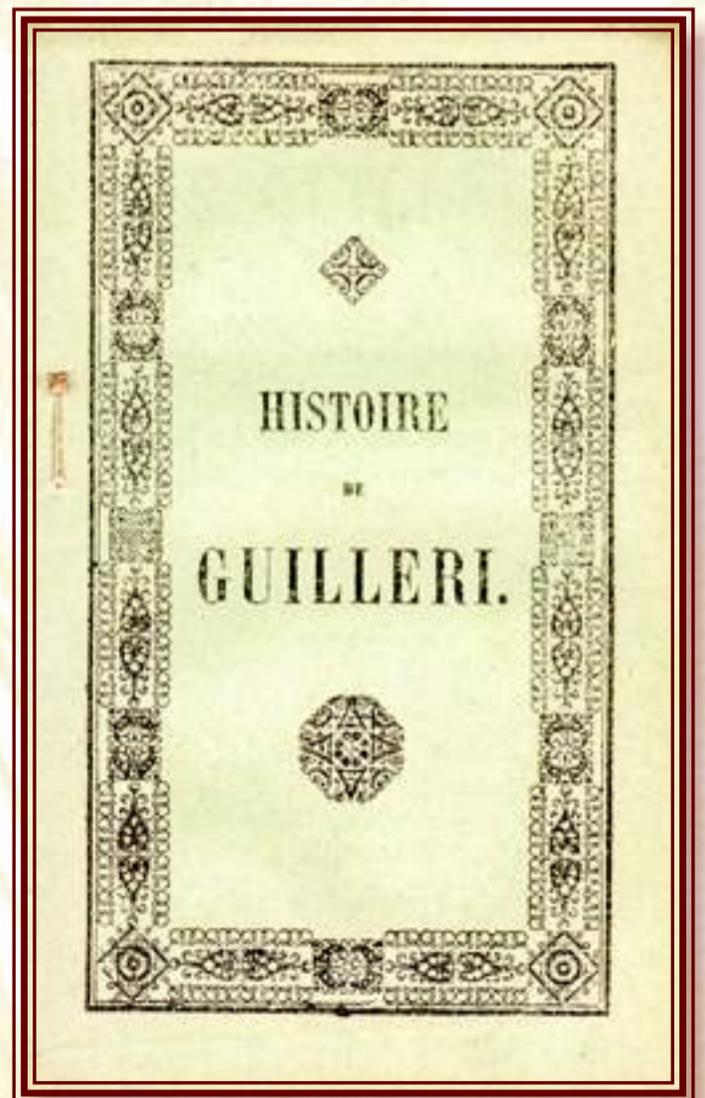




1 - Compère Guillery

Lorsque je débarquai à Paris dans ma jeunesse folle, jouvenceau de province à peine sorti des jupons de ma chère mère, je fis une rencontre qui devait changer le cours de ma vie.

Venu y faire médecine, je ne connaissais de la nature humaine que ce que j'en percevais dans mes quelques relations avec mes camarades de faculté. Leur cynisme et leur manque d'humilité face aux malheurs du petit peuple de Paris me dérangent au plus au point. Pour la plupart, issus de la bonne bourgeoisie, ils obéissaient à la volonté familiale de suivre les traces de leur chirurgien de père et abordaient le métier de médecin avec une légèreté affligeante. C'est pourquoi je ne les fréquentais guère, préférant la solitude de ma mansarde ou une errance choisie à travers Paris. C'est ainsi qu'advinrent cette mésaventure et cette rencontre que je vais vous conter maintenant et qui devaient me faire découvrir la plus extrême misère sous l'angle léger d'un art mineur : la chanson populaire.



Livret de colportage.





Complainte de Guillery

*Il était un petit homme
Qui s'appelait Guilleri, Carabi
Il s'en fut à la chasse
À la chasse aux perdrix, Carabi*

*Titi Carabi, Toto Carabo
Compère Guilleri
Te laisseras-tu, te laisseras-tu
Te laisseras-tu mourir ?*

*Il monta sur un arbre
Pour voir ses chiens courir, Carabi
La branche vint à rompre
Et Guilleri tomba, Carabi*

*Il se cassa la jambe
Et le bras se démit, Carabi
Les dames de l'Hôpital
Sont arrivées au bruit, Carabi*

*L'une apporte un emplâtre
L'autre de la charpie, Carabi
On lui banda la jambe
Et le bras lui remit, Carabi*

*On lui banda la jambe
Et le bras lui remit, Carabi
Pour remercier ces dames
Guilleri les embrassa, Carabi*





tr.p. Ch. Pellerin à Rouen.

COMPÈRE GUILLERI.

rec. 4-5-2-3

Il était un petit homme,
Qui s'app'lat Guilleri,
Carabi ;
Il s'en fet à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi,
Titi Carabi,
Toto Carabi,
Compère Guilleri,
Te laissez-tu (ter) mourri ?

Il s'en fet à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi,
Il monta sur un arbre
Pour voir ses chiens courr'
Carabi,
Titi Carabi, etc.

Il monta sur un arbre
Pour voir ses chiens courr',
Carabi,
La branche vint à rompre,
Et Guilleri tomb',
Carabi,
Titi Carabi, etc.

La branche vint à rompre,
Et Guilleri tomb',
Carabi,
Il se cassa la jambe,
Et le bras se déma',
Carabi,
Titi Carabi, etc.

Il se cassa la jambe,
Et le bras se déma',
Carabi,
Les dam' de l'Hopitale,
Sont arrivés au bras',
Carabi,
Titi Carabi, etc.

Les dam', de l'Hopitale,
Sont arrivés au bras',
Carabi,
L'une apporte un emplâtre,
L'autre de la charpi',
Carabi,
Titi Carabi, etc.

L'une apporte un emplâtre,
L'autre de la charpi',
Carabi,
On lui banda la jambe,
Et le bras lui rema',
Carabi,
Titi Carabi, etc.

On lui banda la jambe,
Et le bras lui rema',
Carabi,
Pour remercier ces dames,
Guill'ri les embrassa',
Carabi,
Titi Carabi, etc.

Pour remercier ces dames,
Guill'ri les embrassa',
Carabi,
Ça pouva' que par les femmes
L'homme est toujours guéri,
Carabi,
Titi Carabi,
Toto Carabi,
Compère Guilleri,
Te laissez-tu (ter) mourri ?

(Départ)



La musique adoucit les mœurs, dit-on. Cette assertion communément admise ne semble pas soulever de contestation. Par expérience, j'ai pu vérifier cependant que ce n'était pas toujours le cas. Mal jouée elle pouvait devenir une véritable torture. Mais, ce que je ne savais pas encore c'est que le chant pouvait être utilisé pour faire le récit d'une affaire criminelle dans le but de moraliser, mettant en exergue les travers les plus épouvantables de l'âme humaine sur fond de musique mélancolique. Mais ne brûlons pas les étapes. Nous allons y revenir.

Jusqu'à présent, la musique m'apparaissait comme un baume, l'hydromel de l'âme qu'on distille à l'oreille, et la chanson comme une simple et anodine distraction. Je n'avais alors aucune idée des effets pervers qu'une mauvaise interprétation musicale pouvait provoquer.

Ainsi donc, ce jour-là, je me rends à l'invitation des parents de la petite Rose, cette gamine que j'avais sauvée d'une mort certaine, en la tirant du passage de la charrette d'un marchand de vin dont les chevaux s'étaient

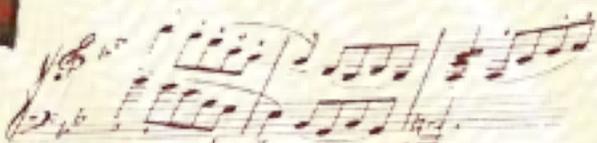
emballés. Prosper Glandier, bonnetier en gros, vivait avec sa famille dans un bel appartement bourgeois de la rue des Petits-Champs. Le brave homme avait tenu à remercier le « bon Samaritain » – ainsi qu'il m'avait surnommé – à l'occasion d'un déjeuner dominical.

Je dois avouer que la famille me reçoit avec grand apparat et moult vins fins et liqueurs pour accompagner un repas digne d'un prince.

Bref, après la succulente charlotte au coulis de framboise accompagnée d'un vin blanc fruité, mes hôtes me proposent « un dessert autrement plus délicieux ». Fiers de la surprise qu'ils me réservent, les malicieux laissent planer le mystère. La surprise doit être totale. Elle le sera effectivement, à mon grand regret.

Quittant la salle à manger nous allons nous asseoir dans le salon. Là, la charmante enfant se met à entortiller nerveusement une de ses anglaises autour de l'index tandis que son père annonce :

— Cher ami, ma fille tenait à vous remercier de l'avoir sauvée, en vous interprétant un morceau qu'elle a appris du graphophone : « Compère Guilleri ».



En prononçant ces mots, les yeux du brave homme se mettent du même coup à pétiller de bonheur.

— Tu peux commencer mon enfant, encourage-t-il, Monsieur t'écoute. Et il s'assoit bien droit sur son fauteuil, les mains posées sur les genoux, regardant son trésor avec fierté.

Ah ça, pour écouter, j'ai écouté, du moins ai-je été dans l'obligation d'entendre. Certes, je ne suis pas mélomane, mais je n'ai pas su reconnaître cette mélodie de mon enfance. Gémissements, miaulements, et autres bizarreries avaient transformé le morceau en une cacophonie burlesque et pour tout dire, effroyable.



Cependant, les yeux du père vont et viennent sans cesse de mon visage à celui de sa fille, épiait tout signe d'intérêt de ma part. La mère regarde sa progéniture avec les yeux de l'amour, les oreilles semble-t-il peu sensibles à l'épouvantable tintamarre musical.

Il faut en convenir : les parents sont aux anges, mais l'invité au supplice. Je suis tétanisé. Ce pourrait être comique mais, étrangement, je suis presque terrorisé, sans rien montrer cependant de mon angoisse. Je m'oblige par politesse à esquisser un léger sourire, alors qu'intérieurement je crie « à l'aide » et brûle d'envie de fuir à toutes jambes. À vrai dire j'en suis incapable, une main invisible semble me clouer à mon siège. Comme sanglé par des liens invisibles, emprisonné sur un fauteuil de torture, je ne peux évidemment pas me boucher les oreilles pour faire cesser mon martyre.

Fort heureusement, l'enfant cesse de chanter et salue l'assistance. Un sourire angélique ourle ses lèvres. Par contraste la petite lueur rouge, diabolique, qui danse au fond de ses yeux semble démentir la douceur de ses traits.

Le cataclysme a pris fin et je n'aurais pas été autrement étonné d'ouvrir les yeux sur une scène apocalyptique de cadavres jonchant le sol, au centre d'un paysage ravagé. Il n'en est rien, fort heureusement, le décor de bonbonnière ordonnée de l'appartement familial n'a pas bougé. La petite salue son auditoire et me regarde fixement toujours avec ce regard et ce sourire inquiétants. Les parents eux-mêmes attendent, en m'observant intensément. Je saisis le message. Il me faut applaudir l'enfant en signe de contentement, ce que je m'empresse de faire avec un grand déballage de félicitations, n'ayant qu'un souhait : quitter cette maison au



plus vite, car je m'y sens soudain extrêmement mal à l'aise.

Regardant de manière ostentatoire la pendule sur la cheminée, je prends congé de mes hôtes non sans m'être confondu en remerciements, tel un vrai sycophante.

Je n'ai jamais descendu un escalier avec une telle rapidité, poussé par l'envie de m'éloigner le plus vite possible de ce lieu où l'art musical est traité aussi mal. En ce jour de repos hebdomadaire, je décide de retourner à mes occupations universitaires là-haut dans mon humble logis où m'attendent mes cahiers et mes livres.

C'est pourquoi je me hâte maintenant de rejoindre la Seine où des couples et des familles, d'une allure sereine, flânent bras dessus, bras dessous. En cette belle journée d'été, l'air est chaud et invite à la nonchalance. Je poursuis cependant ma marche d'un bon pas. Diable, c'est comme si j'entendais encore ces horripilants et stridents couplets. D'ailleurs, il me vient des pensées bizarres à propos de ce que j'ai entendu. Cette musique, qui n'en était pas une, ce chant à effrayer tout être vivant, ce sourire que démentait le regard presque froid de Rose, qui sait si je ne suis pas tombé sur une enfant diabolique. L'innocence métamorphosée en démon avec le chant comme instrument de torture, voilà une combinaison que je n'avais pas songé devoir exister. Néanmoins elle figure déjà dans la littérature nourrie de légendes, de témoignages de musiques ensorcelantes au pouvoir desquelles personne ne pouvait résister. Ne raconte-t-on pas encore aujourd'hui que le

chant des sirènes conduisait les marins à une mort certaine ? Mais en ces circonstances, au moins, la musique était douce et harmonieuse.

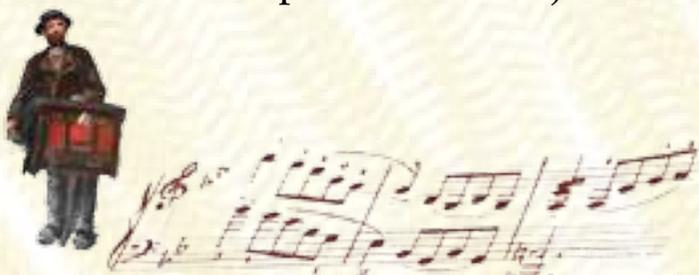
J'ai toujours en ma possession ce précieux livre relié en maroquin rouge des *Contes de Grimm* offert par mon grand-père. Me revient alors en mémoire *Le joueur de flûte de Hamelin*, comme si je venais tout juste de le lire. L'histoire se déroulait dans un village du nom de Hamelin en Allemagne vers 1284. La ville était infestée de rats. Le sol en était couvert et les charretiers eux-mêmes avaient peur de se frayer un chemin, répugnant au contact de ces rongeurs immondes. On fit venir de Brême une centaine de chats, sans succès. Aussi le maire et ses compatriotes accueillirent avec joie un joueur de flûte qui se présenta comme un exterminateur de rats. Le bourgmestre lui promit cent ducats s'il parvenait à éloigner les rats de la ville.

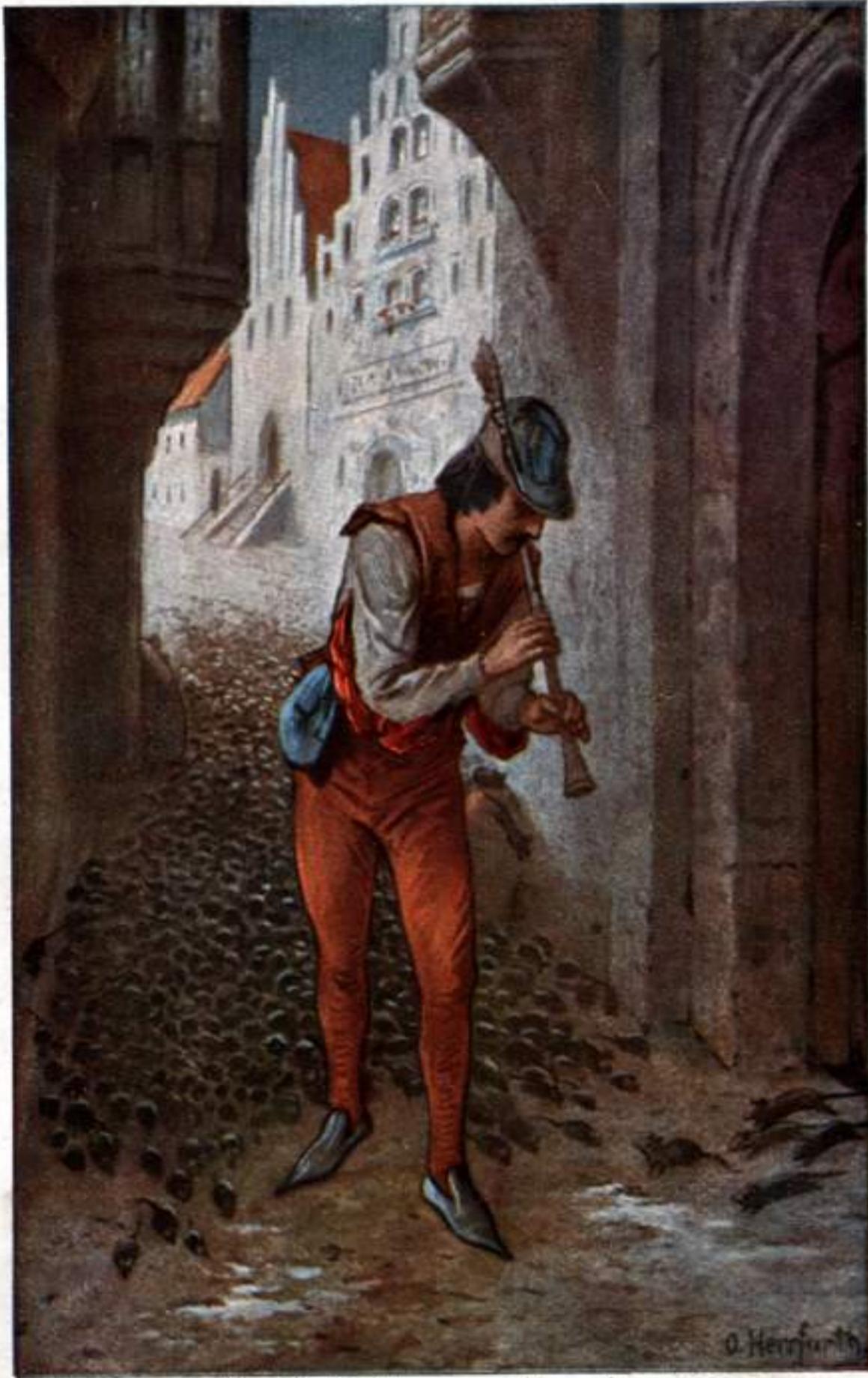
L'homme, paré d'un pourpoint multicolore, se mit à jouer une musique étrange qui attira bientôt une multitude de rats. Ils surgissaient de tous les coins et recoins de Hamelin. Le joueur de flûte s'achemina alors hors de la ville, suivi de cette horde grouillante.

S'arrêtant par instants, le musicien fredonnait ces quelques vers :

*Rats et souris, venez-ci, venez-ça,
Je vais vous mener à une jolie tombe ;
Prenez votre queue comme bâton de pèlerin !*

Arrivés au pied de la rivière, la Weser, les rats se jetèrent à l'eau sans hésitation et se noyèrent. L'homme retourna au village pour y recevoir son dû, mais les bourgeois lui rirent au nez, refusèrent le payer et le mirent à la porte.





Brüder Grimm Der Rattenfänger von Hameln O. Herrfurth pinx.



Furieux le joueur s'en revint la semaine suivante, sous les traits d'un chasseur effrayant au chapeau rouge. Il joua à nouveau son étrange musique avec sa flûte, mais cette fois ce sont les enfants qui le suivirent avec entrain. Et il chanta ce joli refrain :

*Petits enfants, venez-ci, venez-ca,
Je vais vous mener à une jolie danse ;
Venez dans ma salle de danse enchanteresse.*

Comprenant le danger, les parents essayèrent en vain de retenir leur chère progéniture. Mais à leur grand désespoir, cent trente enfants disparurent ainsi à l'intérieur de la montagne, entrés dans une grotte qui se referma définitivement sur eux dans un grondement de tonnerre. La légende prétend que seuls un pauvre aveugle et un muet, s'étant attardés en chemin, échappèrent à l'emprise du joueur de flûte. Ils furent dans l'incapacité de dire où les autres enfants étaient partis. Certaines versions assurent qu'ils auraient disparu bien loin de là. En effet dans le même temps, des enfants apparurent en Transylvanie qui parlaient un bon allemand, mais ne pouvaient dire d'où ils venaient. Ils se marièrent dans ce pays et apprirent leur langue à leurs enfants. C'est ainsi qu'on parle allemand dans ce pays lointain.

Est-ce le diable en personne qui les aurait conduit là ? Personne ne peut l'affirmer mais la légende perdure.

Aujourd'hui encore ce conte fait partie intégrante de l'histoire de Hamelin¹, même si les versions de la disparition des enfants

divergent. Certains prétendent que dans la Bunglosenstrasse – sur le chemin emprunté par les enfants – aucune musique ne serait permise afin de ne pas courroucer le musicien de nouveau.

Cette anecdote, je la tiens d'un artiste allemand rencontré au Rat Mort (décidément !), une brasserie où j'ai pris mes habitudes pour y chercher matière à mes rêveries. Mon voisin, à l'instar des autres consommateurs, a ce curieux travers le matin, de regarder passer les lorettes du quartier en buvant à petites gorgées son café à la terrasse. Plaisir stérile en vérité car le pauvre est trop timide pour oser aborder l'une d'entre elles.

Tout en songeant à cela, j'arrive au Louvre. J'hésite alors à emprunter le métropolitain pour rentrer chez moi, et finalement je décide de musarder le long des quais de la Seine. Le fleuve attire tous les oisifs comme un aimant. En cette chaude journée d'été on y vient habituellement pour chercher un peu de fraîcheur et un peu de distraction en suivant le ballet continu des barges et des bateaux de plaisance. Là-bas, le Pont Neuf enjambe majestueusement la Seine avec ses arches séculaires et son animation permanente. Lieu de rencontre, de promenade, l'endroit a rarement été désert.

Pour l'heure, un vieux joueur d'orgue de Barbarie tourne fiévreusement sa manivelle. Sans arrêter de jouer, il tend son chapeau à bout de bras, quémendant quelque aumône.

¹ - À Hamelin (Hameln en allemand) en Basse-Saxe, en effet, deux maisons du XVI^e siècle portent des inscriptions rappelant l'enlèvement des enfants du 26 juin 1284. Un spectacle se joue chaque été sur la légende.





Pris sous le charme de la musique, je manque me faire renverser par un omnibus en voulant traverser la chaussée. Fort heureusement, grâce à une pirouette, j'échappe à la chute sur le pavé. Il eut été ironique qu'après avoir sauvé une fillette des sabots d'un cheval, je me retrouve écrasé en raison de mon étourderie sous les roues d'un véhicule de la ville. Remis de mes émotions, j'arrive au pied de la statue d'Henri IV lorsque j'entends un sifflement, puis une voix résonne sans que je puisse savoir d'où elle provient.

*Il était un petit homme,
Qui s'appelait Compère Guilleri,
Carabi :*

*Il s'en fut à la chasse
A la chasse aux perdrix*

Carabi

Titi Carabi

Toto Carabo

Compère Guilleri

Te lais'ras-tu (ter) mourri ?

Mais oui je ne rêve pas. Revoici cette fameuse ronde que la petite Rose a massacrée avec tant de candeur.



C'est sans doute quelque grand timide ou sacré farceur que cet homme-là car j'ai beau regarder autour de moi, contourner la grille qui garde la statue, je ne parviens pas à découvrir d'où provient ce chant. Bah ! Voilà un petit plaisantin qui se cache ainsi sans raison. Soudain mon oreille est attirée par l'orgue qui recommence le même morceau. Curieuse coïncidence que cette chanson reprise comme pour me narguer.

Tendant l'oreille, je n'entends aucun écho de la part de mon merle moqueur. Une minute de distraction de ma part a suffi pour qu'il prenne la poudre d'escampette. J'ai beau faire plusieurs fois le tour d'Henri IV, il n'y a plus âme qui vive ici, ni sifflement d'aucune sorte.

Quelque peu contrarié d'avoir été ainsi berné, je descends l'escalier qui conduit au square du Vert-Galant pour m'asseoir paresseusement sur un banc. Parvenu en bas, un nouveau sifflement, derrière moi, me fait tourner la tête. La même voix reprend la chanson sans que j'aperçoive encore son propriétaire :

*La branche vint à rompre
Et Guilleri tombi'
Carabi,
Il se cassa la jambe,
Et le bras se démi'
Carabi,
Titi Carabi, etc.*

Mais pas de doute cette fois, je vais enfin rencontrer ce polisson, car il a décidé de montrer sa trombine. Et dame, le gaillard affiche là une bobine plutôt malicieuse. L'homme est adossé au mur, les mains dans les poches, de l'autre côté de la grille qui ferme l'accès du square vers le quai. Mais comment diable a-t-il pu passer par là sans se rompre le cou ? A-t-il escaladé ladite grille ou contourné celle-ci au risque de tomber à l'eau ? Serait-il acrobate, contorsionniste ? Ce curieux bonhomme a l'allure d'un artiste de foire avec son attifement original. Il porte une cravate rouge froissée sur une chemise de couleur crème et un pantalon assorti à sa veste à carreaux en tweed marron qui a connu des temps plus prospères. Le voilà qui me raille et se met à agiter ses jambes maigrelettes en réalisant des petits entrechats.

— Bien l'bonjour mon bon Monsieur, me dit-il en soulevant son couvre-chef – un canotier – et esquissant une révérence.

Mon Dieu qu'il est comique l'animal, avec ses gros yeux globuleux et sa coiffure frisottante qui forme une couronne autour de la tête. Un grand sourire lui barre le visage. Il porte une guitare en bandoulière dans le dos. Au-dessus de lui, les grotesques mascarons du pont sont autant de spectateurs silencieux. En quelque sorte, le quidam s'est improvisé une scène de théâtre et, aux efforts qu'il a accomplis pour m'amener ici, j'en viens à penser qu'il m'attendait.



L'homme s'accroche aux barreaux, sin-
geant le pauvre prisonnier dans sa geôle et tape
du pied sur le sol en poursuivant :

*Les dam' de l'Hopitale,
Sont arrivés au brui'
Carabi,
L'une apporte un emplâtre
L'autre de la charpi'
Carabi,
Titi Carabi, etc.*

*L'une apporte un emplâtre
L'autre de la charpi'
Carabi,
On lui banda la jambe
Et le bras lui remi'
Carabi,
Titi Carabi, etc.*

Soudain il agrippe sa guitare et... boum...
coup de massue... me voilà pétrifié pour la
deuxième fois de la journée. Mais cette fois
c'est à un véritable numéro d'artiste qu'il
m'est donné d'assister. Ses doigts courent sur
les cordes avec une agilité surprenante. Le
contraste est en effet singulier entre l'allure
insignifiante de l'homme et sa musique digne
d'un virtuose. L'homme s'est soudain assagi,
appliqué, les yeux mi-clos, comme habité par
sa musique.

Lorsqu'il s'arrête enfin son visage
s'illumine. À nouveau il reprend ses mimiques
espiègles alors que je montre ma stupéfaction.

— Seriez-vous surpris, mon bon Monsieur ?
dit-il. Sachez qu'il ne faut pas se fier aux ap-

parences. Ne dit-on pas que l'habit ne fait pas
le moine ?

Surpris, je le suis et je m'empresse de
l'interroger :

— Vous me voyez effectivement étonné, je
dirais même émerveillé. Mais que faites-vous
donc ainsi à traîner vos guêtres sur ces quais
solitaires plutôt qu'aux concerts à l'Alcazar
d'Été ? Vous gâchez votre talent, mon cher.

— Mon talent, mon talent, soit ! Mais
qu'ai-je donc à faire de tout cela ! J'amuse les
passants. Telle est ma distraction, j'ai besoin de
l'air vif de la Seine pour exercer mon... talent...
comme il vous plaît de le dire.

Se disant, le petit homme gonfle la poitrine
pour remplir d'air ses poumons et part alors
dans un long discours avec une grandiloquence
digne d'un comédien du Français :

— Imaginez mon bon Monsieur, que la
musique a besoin d'espace, pour s'exprimer,
pour s'épanouir. Elle ne se complaît pas
entre quatre murs, dans un lieu empuanti
par les parfums nauséabonds et la suffisance
des amateurs de cigare. Il faut qu'elle respire,
qu'elle s'imprègne de l'atmosphère de la rue,
de la ville. Ici sur le pont on y vit, on y meurt
aussi, et on y chante. Tous les jours j'écoute ce
que Paris veut bien me raconter. Nombreux
sont les bateleurs qui ont donné de la voix,
s'accompagnant ou non d'un instrument de
musique. Le mien est accessoire, il n'est là
que pour attirer comme la flûte enchantée du
joueur de Hamelin. Et lorsque le client est
ferré, alors sans attendre, je sors mon répertoire
à faire rire et même frémir.

— À frémir, j'en doute. Vos chants me
paraissent quelque peu gamins. Ce Guilleri
dont vous m'avez rebattu les oreilles n'est
qu'une comptine d'enfant.



— Ah ah, voyez-vous ça. Et bien il faut que je vous instruisse. Or donc, sachez... jeune homme... que cette chanson anodine se rattache sans conteste à l'histoire d'un bandit, chef d'une bande de redoutables détraqueurs sous le règne d'Henri IV.



« Son territoire couvrait la Bretagne, le Poitou, l'Anjou et la Saintonge notamment. Trois frères avaient formé cette bande et, pour accomplir leurs méfaits, avaient pris le nom de Guillery pour ne pas ternir l'honneur de leur famille. Et ma foi il faut reconnaître que jamais ce nom ne fut éclaboussé ni dévoilé tant il était semble-t-il respecté par toute la population. Le cadet, ancien capitaine du duc de Mercœur, en était le meneur. Il fut condamné au supplice de la roue en 1608 à La Rochelle. »

— Allons donc, vous vous moquez de moi ? Comment cette chanson si naïve peut-elle avoir une origine aussi douteuse ?

— Ah ça... mais dame ! C'est que je dois avoir la figure d'un bonimenteur. Voilà que le drôle ne me croit pas.

— Mais je n'en sais rien après tout, démontrez-moi que je me trompe.

Il semble bien que je l'ai piqué au vif car, tel un coq il se hausse sur ses ergots et poursuit :

— Soit ! alors apprenez que nombre de chansons trouvent parfois leur origine dans les faits les plus noirs de notre histoire et que le Pont-Neuf en fut le véhicule, croyez-moi. La musique et la chanson ont trouvé ici une scène à nulle autre pareille.

Je conçois aisément que depuis sa construction il y a plus de trois cents ans², le Pont Neuf a été le théâtre de bien des événements. Aussi, curieux d'en apprendre plus j'invite l'homme à poursuivre, ce qu'il s'empresse de faire :

— Mieux encore, il a vécu mille vies ce pont. Écoutez donc ce qu'en disait le poète Berthaud :

*Rendez-vous des charlatans,
Des filous, des passe-volants ;
Pont-Neuf, ordinaire théâtre
Des vendeurs d'onguent et d'emplâtre
Séjour des arracheurs de dents,
Des fripiers, libraires, pédants ;
Des chanteurs de chansons nouvelles,
D'entremetteurs de damoiselles,
De coupe-bourses, d'argotiers,
Et j'en passe³...*

² - Sa construction a débuté en 1578 sous Henri III et s'achève en 1606 sous le règne d'Henri IV.

³ - *La ville de Paris en vers burlesques*, par CLAUDE-LOUIS BERTHAUD (ou BERTHOD), paru en 1652 chez J.B. Loyson à Paris.



— Ah Dieu qu'il en a porté du monde !

En disant cela il caresse délicatement de sa main le plat d'un pilier comme si la pierre rugueuse était aussi tendre que celle d'un enfant. Puis le musicien s'arrête, croise les bras et pose l'index droit sur sa bouche en signe d'interrogation.

— Non, non, non... Dieu n'a rien à voir là-dedans. Ce serait plutôt le Diable, fait-il avec véhémence, le Diable et ses affidés.

Et le voilà qui continue son cours magistral sur le Pont Neuf :

— Certes on y a chanté l'amour et la fraternité mais aussi la révolte... et le crime ! Le savez-vous ? Parmi les habitués faisant

commerce sur le pont on y trouvait aussi des chanteurs de rue, tout comme moi. Ces messieurs faisaient recette avec leurs chansons composées pour chaque occasion qu'on entendait ensuite dans d'autres lieux⁴. Parfois aussi, du fait de la proximité du Palais de Justice, ils n'hésitaient pas à relater, les affaires criminelles sous forme de complaintes. Une complainte, qu'est-ce donc que cela me direz-vous ? C'est un récit en vers et en musique, une chanson dont le long déroulé de couplets fait la relation d'un événement tragique.

⁴ - Appelées des ponts-neufs car c'est sur le Pont-Neuf qu'elles prenaient naissance avant de prendre leur envol dans la capitale. Un pont-neuf est un standard.



Captivé, j'écoute attentivement mon interlocuteur, comme subjugué, sous le charme, ainsi que ces enfants ensorcelés par le joueur de flûte d'Hamelin, c'est certain. J'ai envie d'en savoir plus et mon excitation se fait sentir :

— Alors donc, racontez-moi ça. J'ai tout mon temps.

— Ah, le temps... le temps... ce n'est pas ce qui manque en effet... Mais ce n'est pas l'heure ni l'endroit, mon bon Monsieur, annonce-t-il, avec son air facétieux. La Seine est capricieuse et pour servir de décor, elle demande à être apprivoisée. Rien ne vaut le voile noir de la nuit pour créer l'atmosphère qui sied à ces récits d'un autre temps.

— Votre heure sera la mienne... euh... si j'ose m'exprimer ainsi.

— Est-ce bien nécessaire d'en arriver là ? taquine le bateleur.

— Certes le mot est malheureux, mais voilà... vous m'intriguez avec vos chansons criminelles.

— Soit, dans ce cas soyez à onze heures trente ce soir quai de l'Horloge, je vous conterai la complainte d'un bandit au grand cœur.

Et, faisant brusquement volte-face, il s'éloigne de la grille, quittant son facies professoral pour redevenir ce drôle de personnage burlesque, presque sautillant, sa guitare en bandoulière battant dans son dos à chaque soubresaut. Alors qu'il se retourne une fois comme pour me dire bonsoir, il me lance un clin d'œil malicieux :

— Tic tac, tic tac...

Puis, s'éloignant sur le quai, il disparaît de ma vue presque par enchantement. La grille, que je croyais fermée, s'ouvre sous l'effet d'un brusque mouvement de vent provoqué par le passage d'une barge. Décidément le coquin a bien monté son spectacle : celui-ci une fois terminé, le décor tombe.

Ce trublion gesticulant, au talent incontestable néanmoins, ne laisse pas de m'étonner. Que voilà un homme étrange mais passionnant je dois en convenir.

Quelle coïncidence extraordinaire aussi ce rappel de la chanson enfantine ruinée par la petite Rose et ici amenée au rang d'art majeur.

Ma curiosité est à son comble, je décide d'être au rendez-vous quoique le lieu ne soit pas pour me plaire. Les quais, la nuit, qui donc serait assez audacieux pour s'y promener seul ? Ne dit-on pas qu'on y fomenté les pires coups et qu'il ne fait pas bon s'y hasarder sans escorte.

Comble de tout, je ne connais même pas le nom de l'homme que je dois y rencontrer. Mais qu'est-ce que je risque après tout ? Si la vigueur de ma jeunesse ne suffit pas, la canne-épée que m'a léguée mon père fera son office.

STÉPHANE VIELLE

(La suite au prochain numéro.)

